

Suzanne Voilquin, comment être saint-simonienne sans le dire ?

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Suzanne Voilquin, comment être saint-simonienne sans le dire ?. Le mouvement saint-simonien de Sorèze à l'Égypte, éditions Méridiennes, pp.112-119, 2012. hal-00910054

HAL Id: hal-00910054

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00910054>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Suzanne Voilquin. Comment être saint-simonienne sans le dire ?

Née en 1801 à Paris, fille d'un chapelier, Suzanne Monnier travaille d'abord comme brodeuse, avant d'épouser un maçon, Eugène Voilquin, en 1825. Rejoignant en 1830 le mouvement saint-simonien, le couple se sépare en 1833. Le mari émigre alors en Louisiane avec une nouvelle compagne. C'est une période particulièrement difficile pour Suzanne Voilquin, mais aussi pour l'ensemble des saint-simoniens, dont les principaux responsables sont en prison, après avoir tenté de vivre, l'espace de quelques mois, en 1832, une petite utopie libertaire et collectiviste à Ménilmontant¹. Mais ce temps d'épreuves fut aussi riche d'enseignements et de transformations. Ainsi Suzanne Voilquin s'était-elle engagée dans l'édition du journal *La Femme libre*, devenu *La Tribune des Femmes*. C'est le signe d'une soudaine promotion sociale pour l'ancienne ouvrière devenue une « intellectuelle », donnant voix à un féminisme émergent² que le « Père » Enfantin, chef des saint-simoniens, aura tout à la fois favorisé, dans un premier temps, puis empêché d'éclorre en refusant aux femmes d'accéder aux premiers cercles du pouvoir dans la hiérarchie saint-simonienne³. Elle travaille comme journaliste jusqu'en 1834, année où elle part pour l'Égypte, après Barrault et Enfantin, libérés l'année précédente. Avant de s'embarquer à Marseille, elle accomplit un voyage à travers la France, ponctué de « stations » saint-simoniennes, parmi lesquelles Sorèze, où elle est accueillie chez le couple Lemonnier. Elle conserve de cette halte dans le Midi un souvenir ébloui, qu'elle consignera, sur le tard, dans ses *Souvenirs d'une fille du peuple* (1866) :

Mon départ [de Sorèze] étant arrêté pour le 17 octobre [1834], il fallut dire adieu à tous ces bons amis. Ma chère Elisa [Lemonnier] me conduisit dans le cabriolet de Rességuier [autre saint-simonien habitant la même maison que les Lemonnier] jusqu'à Revel, où nous arrivâmes par une pluie battante. « Ma chère amie, dis-je à Elisa, si je croyais encore aux purs esprits, je me sentirais comme Ève chassée en ce moment du

1 Voir Philippe Régner, *Les Saint-Simoniens en Égypte, 1833-1851*, Le Caire, Banque de l'Union Européenne / Amin F. Abdelnour, 1989, p. 16 et suiv.

2 Voir Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme* (2002), nouv. éd. Paris, La Découverte, 2008, p. 26-30 (« La femme libre ? »).

3 Voir Christine Planté, « Les féministes saint-simoniennes. Possibilités et limites d'un mouvement féministe en France au lendemain de 1830 », dans *Regards sur le Saint-Simonisme et les Saint-Simoniens*, sous la dir. de J.R. Derré, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 73-102.

paradis terrestre. » Elle répondit en m’embrassant : « Le beau temps reviendra pour tous et nos cœurs vous seront toujours ouverts. »⁴

Suzanne Voilquin rejoint donc en Égypte les saint-simoniens qui s’y étaient établis dès 1833. Elle y restera deux ans, le printemps 1835 étant marqué par une épidémie de peste qui décime certains d’entre eux, malgré le départ d’une partie du groupe (dont Infantin) pour la Haute-Égypte. Cette épidémie met un terme au projet de barrage sur le Nil auquel le vice-roi Méhémet-Ali avait donné son accord. Pendant cette sombre période, Suzanne Voilquin, elle, reste au Caire, continuant à apprendre le métier de sage-femme auprès du docteur Dussap, un médecin français établi dans la capitale égyptienne. Elle rentre en France en septembre 1836 et s’inscrit à la Faculté de médecine pour y entreprendre des études, qu’elle finance en rédigeant une série d’articles publiés sous le titre de « Lettres sur l’Égypte » dans la revue *Le Siècle*, entre février et novembre 1837. Elle ne signe pas de son nom, mais sans doute était-elle identifiable, au moins pour les lecteurs saint-simoniens, par ses initiales. Cette série de lettres numérotées de I à XII (mais les lettres 5 et 6 semblent ne pas être parues, et il y a en outre des erreurs de numérotation) sont en général signées « Madame S. V. », et même, pour la dernière, « Madame Suzanne V. » Elles seront en partie repries et insérées dans les *Souvenirs d’une fille du peuple* que Suzanne Voilquin publiera une trentaine d’année plus tard et qu’elle dédiera à sa nièce et fille adoptive. C’est seulement dans ce texte autobiographique que se révélera, paradoxalement, le caractère collectif de l’expérience égyptienne des saint-simoniens⁵. À l’inverse, les « Lettres sur l’Égypte » ne disent pas un seul mot de l’appartenance saint-simonienne de leur auteure, qui présente donc ce récit comme une aventure personnelle : il était manifestement trop tôt, en 1837, pour prononcer le mot de « saint-simonisme », dont le ferment contestataire (critique de la propriété, de l’héritage et du mariage) ne pouvait qu’inquiéter le régime de Louis-Philippe.

I. Un regard spécifique sur les femmes ?

4 Suzanne Voilquin, *Souvenirs d’une fille du peuple ou La Saint-Simonienne en Égypte*, éd. Lydia Elhadad, Paris, Maspéro, 1978, p. 206 (chap. XVI).

5 Voir notre contribution « L’Égypte en groupe, en couple ou en solitaire. Trois modalités du voyage au féminin au XIX^e siècle (S. Voilquin, V. de Gasparin et L. Duff-Gordon) », dans *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Frank Estelmann, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel (dirs.), Paris, PUPS, 2012, p. 239 et suiv. (sous presse).

On peut se demander dans quelle mesure Suzanne Voilquin porte, à la fois en tant que femme et en tant que saint-simonienne, un regard spécifique sur les Orientales qu'elle a rencontrées. La première des « Lettres sur l'Égypte », tout en mettant en scène le choc de la rencontre initiale, témoigne également du caractère fortement « médiatisé » de celle-ci. On peut ainsi voir, avec les femmes arabes d'Alexandrie comparées à de « sombres fantômes »⁶, un clin d'œil au célèbre *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787) de l'idéologue Volney, lequel parlait de « ces espèces de fantômes ambulans qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme »⁷. Au-delà de cette image anxiogène (« Mon premier mouvement fut presque de frayeur », écrit Suzanne Voilquin⁸), une vision idéalisée des Égyptiennes semble également possible, par exemple lorsque des paysannes longeant le Nil sont décrites comme des « nymphes riantes, écloses de l'imagination païenne »⁹. Cet imaginaire mythologique a lui-même été véhiculé, à la fin du XVIII^e siècle, par un contemporain de Volney, l'orientaliste Claude Savary, traducteur du Coran et auteur de *Lettres sur l'Égypte* (1785-1786) dont le titre a peut-être inspiré Suzanne Voilquin. En tout cas, l'ouvrage de Savary est resté connu pour les chapitres consacrés aux charmes du Delta, où apparaissent par exemple des images de femmes au bain rappelant la figure de Nausicaa dans l'*Odyssée*¹⁰.

Mais cette représentation ambivalente, qui renvoie dans l'un et l'autre cas à un Orient fortement *textualisé*, comme dirait Edward Saïd¹¹, ne dure pas longtemps. Au fil de la lecture des « Lettres sur l'Égypte » se dégage une représentation dépréciative, démythifiante même, des Orientales¹². Il en est ainsi dans la troisième lettre, qui aborde le thème

6 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 1^{ère} lettre, *Le Siècle*, 16 février 1837.

7 Volney, *Œuvres*, t. III, Paris, Fayard, 1998, p. 16.

8 S. Voilquin, *op. cit.* (voir *supra*, note 6).

9 *Ibid.*

10 Voir l'extrait de cet ouvrage publié par Jean-Claude Berchet, *Le Voyage en Orient*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1985, p. 825.

11 Edward Saïd, *L'Orientalisme*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1980. Pour un point de vue critique sur cette approche, voir John David Ragan, « A Fascination for the exotic : Suzanne Voilquin, Ismayl Urbain, Jehan d'Ivray and the Saint-Simonians. French travellers in Egypt on the margins », thèse en histoire de l'université New York, Ann Arbor, Michigan, UMI Dissertation Services, 2000.

12 En ce sens, il me semble qu'il faut nuancer le point de vue de Renée Champion, « Suzanne Voilquin en Égypte ou la pratique de la solidarité féminine », dans

(manifestement attendu par les lecteurs contemporains) des femmes au bain. Ce rituel impliquant une stricte séparation des sexes, seule une voyageuse peut en rendre compte *de visu*. Voici comment Suzanne Voilquin rapporte cette expérience, en 1837 :

C'est dans la première salle que s'achève la toilette des dames, et que l'on refait mille nattes entremêlées de pièces d'or qui se jouent sur leurs épaules, et dont le bruit flatte si agréablement leur vanité. [...]. Le bain est encore pour ces pauvres recluses ce que sont ici les vacances pour nos jeunes écoliers¹³.

Suzanne Voilquin porte un regard largement condescendant sur ces Égyptiennes, décrites comme des jeunes filles un peu naïves et séduites par des bijoux clinquants. Surtout, elles sont « recluses », c'est-à-dire emprisonnées dans leur maison, d'où elles ne peuvent s'échapper qu'à de rares occasions, par exemple pour aller aux bains, où elles ne rencontrent, bien entendu, que d'autres femmes.

Cette critique de l'enfermement des Orientales est récurrente, au XIX^e siècle, sous la plume de voyageuses européennes s'exprimant sur le harem, qu'il s'agisse de Valérie de Gasparin, d'Harriet Martineau ou de Ida Hahn-Hahn¹⁴. Suzanne Voilquin n'est donc pas la seule à prononcer ce genre de condamnation d'un mode de vie contraignant. En revanche, on peut dire qu'elle est sans doute l'une des premières à le faire, en 1837, et que ce type de discours critique se retrouve plutôt chez les voyageuses que chez les voyageurs européens. Rien d'« ontologiquement » féminin à cela, mais plutôt une *posture* identitaire par rapport à un discours dominant, celui d'hommes à qui à un certain nombre de lieux sont interdits, et qui sont conduits, de ce fait, à fantasmer

L'orientalisme des saint-simoniens, sous la dir. de Michel Levallois et Sarga Moussa, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006, p. 157-172.

13 *Le Siècle*, « Lettres sur l'Égypte », 3^e lettre, 23 mars 1837. Suzanne Voilquin a, semble-t-il, renoncé à expérimenter par elle-même la bain oriental. Elle écrit dans les *Souvenirs d'une fille du peuple*, où elle développe cette scène, qu'après avoir été « suffisamment échaudée » par de « grandes jattes d'eau de plus en plus brûlantes », elle a refusé « le plongeon dans la piscine » (*op. cit.*, p. 269).

14 Pour des extraits, portant sur le harem, des récits de ces différentes voyageuses, voir Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte*, Paris, Laffont, « Bouquin », 2004, p. 699 et suiv. Sur le regard volontiers démythifiant des voyageuses européennes sur le harem, voir notamment Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, Amsterdam, / Atlanta, Rodopi, 1996 (chapitre « Paradoxes du harem ») et Natascha Ueckmann, *Frauen und Orientalismus*, Stuttgart, Metzler, 2001, p. 104-125. Pour une mise en perspective de l'expérience égyptienne des saint-simoniens, voir Daniel Lançon, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882*, Paris, Geuthner, 2007, p. 507 et suiv.

ces espaces réservés comme porteurs d'une forte charge érotique, – pensons au célèbre *Bain turc* (1862) d'Ingres, lequel, comme on sait, n'est par ailleurs jamais allé en Orient. On peut aussi interpréter cette critique de la réclusion orientale comme une manière de se démarquer d'un discours quelque peu provocateur comme celui que tenait lady Montagu, auteure de *Lettres* (1763) restées célèbres, et qui donnent une image très idéalisée des harems de la haute société turque à Constantinople, au début du XVIII^e siècle¹⁵. Nerval, qui ironise sur « des aventures d'amants qui se déguisent en femmes », s'en souviendra encore dans son *Voyage en Orient* (1851)¹⁶.

Suzanne Voilquin, quant à elle, porte un regard différent sur la condition des Orientales, dont elle critique la « vie molle et inactive » ; elle est aussi choquée par le manteau (*habara*) qui les couvre entièrement, lorsqu'elles peuvent sortir, ce qui les fait ressembler à « un énorme ballot » plutôt qu'à ce que « nous nous plaisons encore à appeler pompeusement une odalisque¹⁷ ». Par ailleurs, elle s'est bien entendu intéressée aux harems du Caire, en particulier à celui du *kashadar* (le trésorier), dans lequel elle dit avoir été introduite. Toute velléité fantasmagorique de ses lecteurs (ou de ses lectrices) est immédiatement discréditée par le portrait qu'elle fait de l'épouse de ce fonctionnaire :

Il y avait déjà huit ans que cette femme était mariée, et, depuis ce moment jamais elle n'avait franchi le seuil de sa maison. Je la trouvai fumant son narguillé, nonchalamment étendue sur son divan. Cette superbe automate ne se levait que pour prendre ses repas ou pour se rendre à la salle de bain. Une vie si calme ne la sauva point de la peste, elle fut enlevée à son inconsolable époux, qui pour se distraire de cette perte si douloureuse avait presque immédiatement épousé une autre femme !¹⁸

Le mot capital est celui d'*automate*. Les connotations négatives en sont très claires : vivre dans un harem implique une forme de déshumanisation, en tout cas une absence totale d'autonomie pour une vie d'ennui, laquelle part, littéralement, en fumée. Notons que cette association de l'obéissance *automatique* et de la fumée comme signe d'*apathie* se trouvait déjà chez Chateaubriand, qui parle du commandant

15 Sur l'importance de ce texte, modèle et contre-modèle dans la représentation du harem, voir notre ouvrage *La Relation orientale*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 179 et suiv.

16 Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, t. II, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 373.

17 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 2^e lettre, *Le Siècle*, 24 février 1837.

18 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 3^e lettre, *Le Siècle*, 23 mars 1837.

turc, à Athènes, comme d'un « tyran automate » fumant sa pipe au milieu du Parthénon¹⁹. Le regard « réaliste » de Suzanne Voilquin sur les harems turcs d'Égypte renoue ainsi, implicitement, avec la critique du « despotisme » ottoman véhiculée par des voyageurs antérieurs.

II. Un saint-simonisme voilé

Peut-on discerner, dans le discours orientaliste de Suzanne Voilquin, une dimension saint-simonienne, alors même que le mot n'apparaît pas une seule fois dans ces « Lettres sur l'Égypte » ? Il semblerait que le saint-simonisme voilé de ces lettres de 1837 se manifeste dans l'ambition civilisatrice de leur auteure, qui ne se contente pas de critiquer la condition des Orientales, mais qui propose aussi des « remèdes » à celle-ci, dans un esprit d'utilité sociale bien caractéristique des saint-simoniens dans leur ensemble.

Si Suzanne Voilquin critique l'usage oriental selon lequel il ne convient pas, dans une conversation entre hommes, de parler des épouses (« On peut juger, d'après cette réserve, de la triste monotonie qui règne dans toute assemblée turque, puisque non seulement les femmes en sont exclues, mais que leur souvenir même en est banni²⁰ »), on voit bien que cette critique se fonde sur un contre-modèle, qui est non seulement celui de la société occidentale, mais aussi celui de la vie communautaire des saint-simoniens eux-mêmes, qui ont tenté, sans toujours y parvenir, de faire tomber quelques barrières entre les sexes, – la présence en Égypte de Suzanne Voilquin et de Cécile Fournel est l'indice, tout à la fois, de cette présence féminine dans le mouvement saint-simonien, et de la limite de celle-ci au sein d'un groupe largement masculin.

Suzanne Voilquin se montre très sensible à la participation des Orientales à la vie sociale, – ou, au contraire, à l'exclusion dont elles sont le plus souvent victimes. Elle note ainsi qu'il existe une mosquée, au Caire, celle de « Cetti Zénop » (on écrit aujourd'hui, en translittération de l'arabe, « Setti Zeynab »), où les femmes peuvent se rendre. Or, beaucoup d'entre elles y viennent « pour faire cesser leur stérilité », écrit Suzanne Voilquin²¹. Pour celle qui aide régulièrement le docteur Dussap,

19 François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 215. On trouve également cette image chez Volney, qui ironise sur le Turc « heureux de fumer sa pipe sans penser » : « Je l'avoue, je n'ai jamais pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates » (*Voyage en Syrie et en Égypte*, dans *Œuvres*, t. III, *op. cit.*, p. 183-184).

20 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 8^e lettre, *Le Siècle*, 21 avril 1837.

21 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 2^e lettre, *Le Siècle*, 24 février 1837.

cette forme de piété populaire relève purement et simplement de la superstition. La critique de celle-ci porte évidemment sur la religion musulmane, mais aussi, plus largement, sur l'éducation lacunaire que reçoivent les femmes, lorsqu'elles sont considérées comme de futurs ornements. Cette éducation, dit Suzanne Voilquin, « peut se résumer en ces simples mots : Être coquette pour plaire ; plaire pour être riche de bijoux et de parures²². » Il n'est pas anachronique d'entendre ici une forme de discours déjà féministe, même si celui-ci ne trouvera sa traduction institutionnelle que plus tard dans le siècle. Le saint-simonisme, à travers l'expérience égyptienne des années 1830, y a évidemment contribué.

Du reste, ce que je propose d'appeler le saint-simonisme voilé qui court à travers ces « Lettres sur l'Égypte » ne prend pas seulement les femmes pour objet, mais aussi les rapports entre les sexes comme un ensemble, justiciable d'une réflexion tout à la fois sociale et politique. Ainsi Suzanne Voilquin fait-elle un portrait qui trahit une certaine sympathie à l'égard de Hassan-Bey, le gouverneur de Guizeh, dont elle visite le harem. Elle signale d'emblée qu'elle n'a vu « dans aucun autre harem le mouvement civilisateur qui ébranle la vieille Égypte se faire sentir autant que dans celui-ci²³ ». « Cela tient évidemment », ajoute-t-elle, « à l'impulsion donnée par le maître²⁴ » : discret hommage à Méhémet-Ali, le vice-roi au service duquel se sont mis les saint-simoniens dès leur arrivée en Égypte. Mais on voit bien que Suzanne Voilquin, comme la plupart des voyageurs contemporains, est parfaitement consciente des tensions qui traversent la société égyptienne contemporaine, tout à la fois ancrée dans un islam séculaire et poussée vers une modernité à laquelle, précisément, les saint-simoniens sont censés contribuer. Le harem de Hassan-Bey apparaît ainsi, dans un premier temps, comme un contre-exemple positif, régi qu'il est par un Turc sensible à l'apport réformateur des Français en Égypte, – il dit fièrement n'avoir qu'une seule épouse et manifeste son admiration pour « la grande nation²⁵ ». Il assure d'ailleurs à son interlocutrice, avec laquelle il semble parler la fois en arabe et en français (« Machalla ! tu es de *Baris* ?²⁶ »), qu'il compte envoyer dans quelques années son fils

22 *Ibid.*

23 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 3^e lettre, *Le Siècle*, 23 mars 1837.

24 *Ibid.*

25 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 4^e lettre, *Le Siècle*, 25 mars 1837.

26 *Ibid.*

en France à l'École Polytechnique, « afin de le faire participer à l'éducation que l'on y reçoit²⁷ ».

Suzanne Voilquin est donc capable de modifier le jugement qu'elle porte sur les Turcs, – mais pour autant que ceux-ci évoluent eux-mêmes en apportant la preuve de leur sympathie européenne ! Incontestablement, la perspective « civilisatrice » qui anime les saint-simoniens implique une forme d'eurocentrisme, même si, à cette date, ceux-ci ne sont pas encore engagés dans l'entreprise coloniale de la France en Algérie. En tout cas, le jugement de Suzanne Voilquin renvoie à la conviction selon laquelle le savoir provient d'Europe, qu'il est universalisable, et que les apôtres d'Enfantin doivent s'en faire les porte-parole dans l'Égypte de Méhémet-Ali. Cette conviction, qui n'est pas dépourvue de condescendance, donne une image troublée des Orientaux que rencontre Suzanne Voilquin, y compris de ce Turc, naïvement réformateur, dont la francophilie se retourne finalement contre lui : « De tous les écrivains qui ont honoré la France, Voltaire seul est connu par Hassan-Bey ; c'est pour lui qu'il réserve toute son admiration²⁸. » On comprend que les disciples de Saint-Simon, auteur du *Nouveau Christianisme*, ne puissent se reconnaître dans le Philosophe qui reste connu pour son anticléricisme...

S'il n'était visiblement pas si facile d'être un Turc francophile dans l'Égypte de Méhémet-Ali, il ne l'était sans doute pas plus d'être un saint-simonien, voire un simple sympathisant saint-simonien, comme l'était le docteur Dussap, le médecin-chef des armées du vice-roi. Le récit de la mort de Halimeh, l'épouse noire de ce médecin, lequel mourra lui-même de la peste, une année plus tard, en 1835, est un exemple de la situation inconfortable d'« entre-deux » qu'ont dû connaître nombre de résidents au Caire dans la première moitié du XIX^e siècle. Ce récit, fait à Suzanne Voilquin qui le rapporte dans la 11^e de ses « Lettres sur l'Égypte », apparaît comme une sorte de confession cathartique, qui révèle parfaitement ce que nous appellerions aujourd'hui un malentendu culturel. Le Dr. Dussap se reproche donc deux fautes, qui suscitent la colère de sa fille Hanem et des personnes qui assistèrent à la mort de son épouse : d'abord le fait d'avoir chassé des pleureuses, dont il critique par ailleurs la « fausse et ridicule douleur », puis, surtout, le fait d'avoir demandé une autopsie du corps, ce qui choqua évidemment son entourage. Si le Dr. Dussap reconnaît son erreur, celle-ci est en même temps prétexte à critiquer le « fanatisme » des Arabes, « ce peuple enfant » qui regarderait comme sacrilège le fait de se laisser conduire à

27 *Ibid.*

28 *Ibid.*

l'hôpital, fût-ce pour se faire soigner de la peste²⁹. On ne saurait être plus ambigu dans l'autocritique...

Comment Suzanne Voilquin se situe-t-elle à l'intérieur de ce débat ? Dans la lettre citée ci-dessus, elle prend clairement parti pour son interlocuteur français, dont le récit est pour elle la preuve de la « toute-puissance des préjugés religieux³⁰ » (sous-entendu : arabes). Elle emploie d'ailleurs elle-même, dans une autre lettre, l'expression de « peuple enfant », à propos des spectateurs turcs d'une danse d'almées³¹. L'idéologie du *progrès*, qui s'enracine dans les Lumières pour nourrir le positivisme du XIX^e siècle, implique une conception hiérarchique du monde comme de la société. Les saint-simoniens, convaincus que l'Orient est en retard sur l'Occident, mais que le salut viendra de la science qu'ils peuvent apporter, n'échappent pas à ce schéma. Suzanne Voilquin, quant à elle, reproduit parfois des stéréotypes orientalistes qui témoignent de ce sentiment de supériorité, fût-ce pour admettre que, lors d'événements exceptionnels, comme ceux de la peste du 1835, les habitants du Caire acceptèrent de se mettre eux-mêmes en quarantaine : « Le dogme du fatalisme, [...], ce grand principe de l'immobilité musulmane, céda dans dans cette circonstance à l'impulsion des Européens³² ».

Est-ce à dire que tout, dans ces « Lettres sur l'Égypte », renvoie de manière univoque à un discours eurocentrique ou ethnocentrique ? Certainement pas, et l'on pourrait évidemment mettre en valeur, de manière tout aussi légitime, le goût de Suzanne Voilquin pour le dialogue, son compagnonnage avec des Orientales, voire sa capacité à reconnaître, dans une culture différente de la sienne, une forme de supériorité morale, comme lorsqu'elle commente la formule arabe d'invitation à commencer le repas (« Au nom de Dieu, ô madame³³ »).

29 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », suite et fin de la 11^e lettre, *Le Siècle*, 30 août 1837. Cet épisode sera repris et développé au chapitre XXVI des *Souvenirs d'une fille du peuple* (Paris, Sauzat, 1866, p. 305 et suiv.). Il a malheureusement été supprimé, comme d'autres passages, dans l'édition du même texte procurée par Lydia Elhadad (Paris, Maspero, 1978, p. 276).

30 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », suite et fin de la 11^e lettre, *Le Siècle*, 30 août 1837.

31 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 7^e lettre, *Le Siècle*, 11 avril 1837.

32 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 9^e lettre numérotée par erreur « VIII », *Le Siècle*, 3 mai 1837.

33 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte », 4^e lettre, *Le Siècle*, 25 mars 1837.

Sans doute le voyage, comme il arrive parfois, transforme le voyageur (ou la voyageuse). On pourrait même soutenir que la position différentialiste des saint-simoniens est précisément ce qui permet, dans quelques rares cas, au discours orientaliste de se renverser, – comme si ce dernier contenait en lui-même la possibilité d'un « contre-orientalisme ». Reste que celui-ci paraît très minoritaire, de même que le portrait de Hassan-Bey, Turc francophile, est l'exception qui confirme la règle.

D'autre part, le regard démythifiant que Suzanne Voilquin porte sur les harems, précisément parce qu'il s'inscrit dans un discours qui prétend s'opposer au voyeurisme masculin et aux fantasmes européens sur la prétendue sensualité orientale, renoue sans le vouloir avec des préjugés anti-turcs qu'on trouvait chez des voyageurs comme Volney et Chateaubriand. Manifestement, ce n'est pas parce qu'elle est femme que Suzanne Voilquin serait immunisée contre les stéréotypes orientalistes de son temps. En revanche, on peut sans doute soutenir que ce regard féminin sur les Orientales, tout empreint de condescendance qu'il est, comporte une part d'empathie, mais seulement dans la mesure où celles-ci pourraient bénéficier d'une meilleure éducation, c'est-à-dire de l'accès à un savoir d'origine européenne. Le désir civilisateur est bien au cœur de ces « Lettres sur l'Égypte ». Si le mot « saint-simonisme » en est totalement censuré, l'idéologie saint-simonienne, elle, est présente dans ce texte, qui annonce, bien qu'en creux, les futurs mémoires de *La Saint-Simonienne en Égypte*.

Sarga MOUSSA (CNRS, Université de Lyon, UMR LIRE)